

L'école peut et doit être le levier d'un monde plus soutenable

Dans leur classe, des profs donnent du sens à l'école en pratiquant l'éducation au développement durable. Ils tentent de faire contagion.

Yves Reinkin ne met pas de gants : « L'école reste celle que l'on a créée à la révolution industrielle. On y fabrique de bons petits compétiteurs, de bons petits consommateurs. Ce modèle est dépassé. L'école n'a plus de sens en ces heures de bouleversements - social, économique, environnemental... Il faut lui en donner un. Et l'école retrouvera du sens si elle se donne pour objectif de former des citoyens, libres, actifs, responsables, capables d'initiatives dans les domaines de la citoyenneté, la santé, le développement soutenable. »

Yves Reinkin est le coordinateur du Collectif des écoles en développement durable (1).

Le Cédéd rassemble une poignée d'enseignants et directeurs (de tous niveaux et réseaux). Ils se définissent comme des « passionnés de l'avenir de l'homme sur Terre. » Dans leur classe, ces enseignants pratiquent l'éducation au développement durable (dites EDD). Ils tentent, dit Yves Reinkin, d'armer l'élève contre « la publicité, l'obsolescence généralisée, le goût du luxe, du futile, du dangereux pour la santé ». Mais surtout, il s'agit de former des « jeunes capables, demain, d'agir, de prendre des

initiatives ».

Attention : le collectif Cédéd n'organise pas d'animations dans les écoles. Il est un espace de rencontre entre enseignants engagés dans l'EDD. Il est un lieu d'échanges de bonnes recettes, de tuyaux, d'expériences, d'outils pédagogiques. Il est aussi le moyen permettant de propager les vertus de l'EDD et convaincre d'autres enseignants. Bref : l'idée, c'est de faire contagion.

« Nous ne menons pas des actions dans les écoles. Les acteurs, ce sont les enseignants. »

L'élève doit être acteur

Ne pas confondre, aussi : « Sensibiliser les élèves à la nécessité de trier les déchets, c'est bien. C'est une action civique. L'éducation au développement durable, c'est autre chose. Il faut que les élèves soient les acteurs de l'action. »

Allez, des exemples d'actions menées dans les écoles ?...

« Dans un établissement, les élèves ont été invités à faire le bilan énergétique de leur bâtiment. Ce n'était pas un exercice pour du beurre. Des mesures ont réellement été prises. Dans telle autre école, on s'est lancé dans le projet zéro déchet. Ce ne sont pas

des actions ponctuelles. On les évalue, on les pérennise. On crée une vraie dynamique. »

Pour le porte-parole du Cédéd, le Pacte d'excellence ne va pas assez loin en termes d'EDD. « Il aborde très peu le sens de l'école. On réforme le système, le tronc commun, on s'attaque au redoublement. Ce sont des problèmes réels. Mais à quoi sert l'école ? Le Pacte n'avance pas de réponse claire à cela. »

Dompage, dit Yves Reinkin. Parce que, dans ce monde en mutation(s), l'école peut (et doit) être le levier du changement des esprits.

Mais, comme dit plus haut, ça bouge sur le terrain grâce aux initiatives individuelles et notamment grâce au Cédéd. « Chez les enseignants, on constate un intérêt croissant pour le développement durable. L'envie est là. Encore une fois, ils sont preneurs de projets qui donnent un sens à l'école. Quant aux élèves, eux, ils sont motivés - ils retrouvent du sens aux apprentissages. » ■

PIERRE BOUILLON

(1) www.cedd.be

supérieur Un premier master universitaire en langue des signes

Cabines high-tech avec PC et micros... un grand classique aujourd'hui dans l'apprentissage actif d'une langue étrangère. S'agissant de la langue des signes, caméras dernier cri et écrans complètent le dispositif, histoire de permettre aux étudiants de visualiser leurs prestations et de se corriger en temps réel. Nous sommes à l'UCL, à l'école de traduction et d'interprétation qui accueillera dans quatre mois le premier master en interprétation en langue des signes, une formation unique en Fédération Wallonie-Bruxelles.

Pourquoi l'université se pré-occupe-t-elle tout d'un coup de la langue des sourds et malentendants ? Parce qu'elle est largement sortie du cercle de cette communauté pour s'inviter dans la sphère grand public. Les discours d'Emmanuel Macron dimanche soir étaient, sur certaines chaînes, « signés » en traduction simultanée. Plus proches de nous, les télévisions locales proposent désormais quotidiennement un journal régional commun traduit en langue des signes. Question d'évolution sociétale, de respect des différences. Les mondes de la culture, des médias, de la politique ou de l'entreprise réclament donc des interprètes. La formation universitaire de second cycle qui s'ou-

vrira en septembre prochain à Louvain-la-Neuve vise à combler ces besoins. Elle complétera à bon escient le baccalauréat ouvert dans différents établissements supérieurs (Saint-Louis et ULg) et les formations de base offertes par des institutions publiques ou privées. A noter que si les études de traduction et interprétation sont relativement courues des étudiants, cela s'explique notamment par le haut taux d'employabilité. « Bruxelles étant la capitale des institutions européennes, la grande majorité des étudiants trouvent directement un travail à la fin de leurs études : l'Union européenne est le plus gros employeur au monde en matière d'interprètes », explique l'UCL.

La langue signée sera bientôt, c'est l'étape ultime, l'objet d'un programme de recherche

La filière proposera un master en traduction (anglais/langue des signes vers le français) et un master en interprétation. « Ce dernier formera des interprètes bi-actifs, soit la capacité de traduire du français vers la langue des signes et inversement », explique Philippe Hilligsmann, doyen de la faculté de philosophie, art et lettres de l'UCL. C'est une aubaine pour les étudiants bacheliers dési-

rant compléter leur formation dans le domaine puisque, jusqu'à présent, aucune formation de ce genre n'existait côté francophone. »

Celle-ci sera inédite à plus d'un titre. D'une part, en dehors du parcours classique bac-master, elle ouvrira aussi ses portes aux adultes en reprise d'études : « On valorise des acquis de l'expérience pour certains étudiants qui ont de cette façon accès au master sans avoir fait le bac classique », dit Philippe Hilligsmann. D'autre part, on suit le même schéma pour le recrutement d'enseignants : en l'absence de profs formés à l'université, c'est sur le terrain que l'on ira chercher les formateurs. « Nous ferons appel à des temps partiels, l'important pour nous est de répartir la charge sur plusieurs personnes pour éviter de confronter les étudiants à un ou deux profs uniques. Chacun apporte ses spécificités quand il enseigne, c'est la même chose au niveau de la langue signée. »

Une langue signée qui sera bientôt, c'est l'étape ultime, l'objet d'un programme de recherche. « Il est important de mieux comprendre l'importance qu'elle prend dans la société et les relations qu'elle peut avoir avec les langues orales. » ■

ERIC BURGRAFF